

LA PANDÉMIE DANS LES ŒUVRES LITTÉRAIRES D'ALBERT CAMUS ET OCTAVE MIRBEAU

Joseph Bernard DZÉNE EDZEGUÉ

Edzegson01@yahoo.fr

Université de Ngaoundéré, Cameroun

Abstract: *They are not new in Literature; they belong to universal and immemorial experience. The pandemic occupies a significant place in literary texts. Writers have used it to carefully depict illness, death, the inescapable contingency of existence. Describe AIDS, plague, ergotism, coronavirus, leprosy, cholera, influenza, syphilis to name just a few diseases so diverse in their mode of contamination, their symptoms, their evolution and their lethality. These diseases that occur in epidemic mode could undermine rationality; trigger moral crises and puts on the table the issue of confinement, isolation, quarantine, confinement. Our article proposes to study literary texts by Octave Mirbeau and Albert Camus dealing with epidemics by providing a tangible truth that can join the truth of scientific chroniclers because literature does not take us away from the real world but illuminates it. He could deconstruct the discourse: for example Octave Mirbeau in l'Epidémie, a play by Octave Mirbeau, a tragic farce created in 1898 which evokes with jubilant ferocity the elastic morality of a municipal council faced with an epidemic of typhoid fever in the city. Similarly, Albert Camus's novel La Peste marks the horror of description, the withering of temporality, the trivialization of death by a chronic narrator of a carabineer epidemic that spread to Oran in Algeria in the 1940s. Human relations are upset, the plague delights to infest. A crucial question comes up with each epidemic: what attitude should we adopt? Is it divine wrath? How to overcome affliction? We are going to show how Octave Mirbeau and Albert Camus seized on epidemics.*

Keywords: *Pandemic, confinement, trivialization, rationalization, affliction, epidemics.*

Introduction

En littérature, les pandémies ou les épidémies sont révélateurs de la condition humaine. Elles nous parlent de notre humanité, de nous et nos limites. Elles sont les lentilles de la société en temps de crise. L'apparition d'une nouvelle maladie jusque là inconnue au bataillon, sa rapide diffusion sur la terre, le manque ou l'absence des médicaments ou vaccin pour y remédier, la résolution de se confiner afin de protéger nos proches nous apprend à vivre et à surmonter les épreuves, tout en nous poussant à ne pas oublier nos erreurs et nos responsabilités. Elle est, ce qui circule dans le peuple et grâce à la

littérature, elle se fait révélatrice de ce que nous vivons tous les jours. Le roman épidémique traverse son histoire comme la maladie, celle de l'humanité. Les pandémies sont fabuleuses pour un romancier dans la mesure où elles rendent notre vie dangereuse et posent les problèmes éthiques. Elles vont au-delà de leur moment historique. Le romancier a besoin à travers des textes imaginaires de mettre en lumière les questions de santé publique, les problèmes de la responsabilité du gouvernement. Il a besoin de trouver des explications, des coupables ou des raisons pour justifier l'indicible de la *mort qui rôde* et menace certains. La pandémie du COVID-19 vécue par le monde connaît des résonances dans les médias et journaux avec des politiques aberrantes, en passant par nombre d'explications d'origine complotiste. La maladie est dépeinte comme un mal « étranger » qui est infligé depuis l'extérieur. Or, les textes en sont témoins et disent surtout notre besoin fondamental de trouver du sens en toute chose. Pour nous aider à comprendre l'ambiguïté de certaines catastrophes naturelles et sociales, la fiction et la réalité deviennent parties prenantes de la pandémie mondiale

La littérature offre des discours éclairant la crise sanitaire actuelle par un appui sur les pandémies passées, qu'elles soient réelles ou fictives. Ces pandémies déclenchent les crises morales et mettent sur la table la problématique de l'enfermement, de l'isolement, de la quarantaine, du confinement. Notre article se propose d'étudier des textes littéraires chez Octave Mirbeau et Albert Camus traitant des épidémies en apportant une vérité tangible qui peut se joindre à la vérité des chroniqueurs scientifiques car la littérature ne nous éloigne pas du monde réel mais l'éclaire. Que nous disent les pestes et autres fléaux de la condition humaine ? Comment l'espace « apocalyptique » développe les grandes notions « humaines » ou de redonner sens à l'idée de « ville humaine » ? Comment se manifeste « la fonction thérapeutique » dans notre corpus ? Que nous apprennent-elles des sociétés dans lesquelles nous vivons ? Voilà les fils conducteurs qui présideront à cette réflexion, nous amenant des parallèles entre les œuvres avec la situation que nous vivons à l'allégorisation des maladies.

1. L'épidémie, une œuvre et un concept autobiographique ?

Octave Mirbeau dans *L'Épidémie* (Garbagnati, 2000 : 241-257) résume un acte satirique, qui fait polémique et est vengeur d'une affaire personnelle, un problème de santé publique et une « affaire » de malversations. *L'Épidémie* est une farce qui voit le jour en pleine affaire Dreyfus, sortie en un petit volume de 40 pages. Cette dernière est caricaturale et est fondée sur des faits réels qui touchent la vie de Mirbeau ainsi qu'un scandale de l'époque. Le père de Mirbeau étant officier de santé, il a sûrement entendu parler des problèmes de « santé publique » et « d'épidémiologie », des polémiques sur les recherches pastoriennes. Mirbeau est affecté au 49^{ème} régiment des mobiles de l'Orne pendant la guerre de 1870. Bien malade, il est soigné dans différentes garnisons. Octave Mirbeau a donc l'expérience des hôpitaux militaires. En 1888, comme journaliste, il enquête à Lorient sur l'épidémie de fièvre typhoïde. Il entretient cependant des relations d'amitié avec différents médecins. En 1895, il s'en prend aux médecins militaires responsables de la mort de Max Lebaudy. En 1907, il s'attaque à nouveau au corps médical dans une série d'articles contre la faculté de médecine et le système hospitalier dans *Le Matin* (Michel, 2003 : 63-67). Il ne s'agit pas de dénoncer une personne, mais un système qui encourage « la tradition » au détriment de « l'innovation », la passivité et la veulerie collective au détriment de la santé collective et à l'avantage de quelques-uns. Mirbeau situe la scène dans une ville maritime dotée d'un port de guerre et au cours d'une réunion du conseil municipal consacrée à

l'épidémie de typhoïde qui commence à frapper les casernes et les quartiers misérables. Les conseillers, de la majorité et de l'opposition, sont totalement insensibles aux ravages du mal et refusent tous les crédits destinés à l'assainissement de la ville. Mais quand, frappé à son tour par la fièvre typhoïde, meurt un bourgeois inconnu, dont le maire fait aussitôt l'éloge paradoxal et grotesquement grandiloquent, sous l'effet de la terreur, le conseil fait volte-face et vote à l'unanimité des crédits de haute facture.

Le dramaturge dénonce au vitriol le cynisme homicide des politiciens bourgeois, uniquement soucieux de leurs intérêts égoïstes, et leur politique de classe, qui dénie au plus grand nombre le droit à des conditions humaines d'existence. Il s'emploie donc à saper l'aura de respectabilité qui les met à l'abri du regard de leurs administrés. À cette fin il renonce à toute velléité de réalisme et met en œuvre des procédés farcesques (caricature, grossissement, renversement brutal, symétrie, jeux de mots et paradoxes), destinés à distancier le spectateur et à l'obliger à exercer son esprit critique. Et il met dans la bouche de ces bourgeois grotesques et foireux des propos tellement absurdes et monstrueux qu'ils se détruisent eux-mêmes, contraignant le spectateur à rejeter le système qui donne aux élus pouvoir de vie et de mort sur le peuple qu'ils prétendent représenter. Mirbeau dénonce aussi l'abus de l'autorité scientifique des faux savants, tels que le Dr Triceps, incarnation du scientisme, et, dans l'éloge paradoxal qu'en fait le maire, présente une caricature jouissive du petit rentier, dépourvu de toute sensibilité, de toute intelligence et de toute pitié.

La pièce de Mirbeau donne à voir une double polémique celle du bien-fondé des découvertes pastoriennes et de leur application dans le domaine de l'hygiène publique. Les unes sont encore contestées des années après par des médecins comme le Dr Triceps pour des raisons, souvent peu avouables, rassemblées sous le terme rassurant de tradition ; leur mise en œuvre, quand elle n'est pas refusée, est renvoyée aux calendes grecques du fait de leur coût et du changement des mentalités qu'elles exigent.

2. La peste camusienne

La Peste est un roman d'Albert Camus, paru en 1947. Il fait partie du cycle de la révolte dans l'œuvre de l'auteur, qui rassemble deux autres ouvrages : *L'Homme révolté* et *Les Justes*. Ce cycle fait suite au premier, celui de l'absurde (dont *L'Étranger* fait partie). Le cycle de la révolte veut s'engager à combattre l'injustice, à refuser l'intolérable. Il dit, dans *L'Homme révolté* : « *Je me révolte donc nous sommes.* » Cet essai se compose de cinq actes, où l'auteur se plaît à laisser planer le doute quant à l'avancée symbolique du récit.

Tout commence un jour de printemps, lorsque Bernard Rieux, médecin oranais, tombe sur un rat mort sur le pas de sa porte. Alors qu'il entame ses visites quotidiennes, les bêtes se multiplient, mortes ou vivantes, dans toutes les rues de la ville, présage de l'épidémie qui démarre. Quand les premiers patients succombent à la maladie, les autorités décident de confiner la population oranaise. À travers les paroles de Rieux, médecin pragmatique qui lutte contre l'épidémie, et celles d'autres habitants – Grand, déterminé à écrire un livre dont il n'est jamais satisfait; Rambert, journaliste qui cherche à fuir Oran pour rejoindre la femme qu'il aime; Tarrou, qui tient une chronique quotidienne de l'évolution de la maladie ou Paneloux, prêtre jésuite qui voit dans la peste une malédiction divine – Camus brosse le portrait de ce que peut devenir une société lorsqu'un drame vient lui enlever ses libertés fondamentales.

La Peste d'Albert Camus est une œuvre majeure qui se relit à la lumière d'un événement ou d'un autre, elle est publiée au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, le

texte fait clairement référence à l'horreur des camps nazis. Albert Camus l'avait écrit en écho au nazisme cette « peste brune » qui s'était abattue sur l'Europe. « *La Peste, dont j'ai voulu qu'elle se lise sur plusieurs portées, a cependant comme contenu évident la lutte de la résistance européenne contre le nazisme.* » (Camus, 1955) a expliqué Albert Camus. Peu nommée, elle est présentée comme un mal mortel, dangereusement contagieux, qui transforme les mentalités. Comme suite à la montée du nazisme, et pendant l'occupation, on trouve dans *La Peste* les résistants, ceux qui luttent et mettent leurs vies en danger pour sauver celles des autres ; les négationnistes, qui refusent de voir le mal se propager ; les opportunistes, qui profitent du drame pour s'enrichir... Et quand, enfin, la maladie régresse, Albert Camus rappelle : « *les habitants, enfin libérés, n'oublieront jamais cette difficile épreuve qui les a confrontés à l'absurdité de leur existence et à la précarité de la condition humaine.* » (Beghin, 2020)

La ville est placée en quarantaine et chacun doit faire face à la mort qui rôde. Albert Camus y décrit les différentes réactions humaines. Dans les descriptions des enterrements à la chaîne, des fosses communes, des cadavres transportés au crématoire à l'aide de tramways détournés, l'univers concentrationnaire est très présent. Le texte interroge les réactions humaines face à l'assaut du mal, rappelant que les épidémies, comme les guerres, réveillent les instincts les plus primitifs de l'être humain. Dans ce roman, certains s'acharnent à combattre l'épidémie et sauver les malades, d'autres s'enfuient, voire tentent de tirer profit de la pagaille provoquée par la maladie.

La figure du docteur Rieux affronte la terrible maladie et aussi la mort de sa femme. Incarnation de la philosophie exposée par Albert Camus dans *Le mythe de Sisyphe*, le docteur Rieux se bat parfois sans espoir mais juste parce que là est son rôle. Il fait une découverte étrange : un rat mort sur le pas de sa porte. D'emblée, il pense à une blague cynique des enfants du quartier ; il prévient alors le concierge de l'immeuble, Monsieur Michel, qui vient lui-même s'en assurer. Ils demeurent intrigués, mais n'envisagent pas qu'il puisse s'agir là du début d'une épidémie. Par ailleurs, le docteur Rieux est trop occupé par l'état maladif de sa femme pour y penser plus longtemps : il doit à ce titre l'emmener à midi à la gare pour qu'elle rejoigne le village voisin, mieux équipé médicalement. Quelques jours plus tard, les journaux font état d'une autre découverte macabre, d'une toute autre ampleur : des milliers de rats ont été trouvés morts, sans raison apparente. Les habitants se questionnent sur la propreté de la ville, tout en s'effrayant des potentielles conséquences. La ville s'empresse de tout nettoyer ; les tensions diminuent à la faveur des journalistes qui rapportent une baisse de la mortalité chez les rats. Pourtant, les tentatives de minimiser l'événement se heurtent à la réalité : la maladie vient bientôt frapper les hommes, avec le concierge pour première victime. Malgré les efforts du docteur Rieux, Monsieur Michel décède rapidement. Le médecin est touché par ce décès si brutal, dont il n'a pas pu identifier les symptômes... Peu après la mort du concierge, un employé de mairie, Grand, vient consulter le docteur Rieux, inquiet par le nombre de rats morts. Cottard, lui, tente de se suicider mais est ramené à la raison par le médecin. Celui-ci, ayant l'intuition que la peste est la maladie en question, cherche une confirmation dans le diagnostic de son confrère Castel. La bactérie est bien « le bacille *yersinia pestis* », celle qui caractérise la peste. Rieux s'échine alors à convaincre la municipalité de placer la ville en quarantaine pour juguler la propagation de la maladie. Il obtient finalement gain de cause, la ville est fermée, interdite d'accès. *La Peste* offre en somme une réflexion profonde et humaniste sur les comportements adoptés par une société lorsqu'on restreint ses droits.

L'écriture de Camus reproduit les effets de l'épidémie sur notre quotidien : « *La peste, ça consiste à recommencer.* » Parce que la quarantaine et la lutte contre la maladie n'ont rien d'exaltant, l'épidémie ne saurait donner lieu à un récit trépidant et épique – d'où le style sobre de *La Peste*. D'ailleurs, il y aurait beaucoup à dire sur la parole en temps d'épidémie. Et c'est maintenant qu'il faut penser à la manière dont nous changerons. Après, revenus à la vie ordinaire, ce sera trop tard. Pensons encore à la guerre. Les médecins, infirmiers, brancardiers en ont toujours été les meilleurs témoins. Juste derrière la ligne de front, ils voient tout. Aujourd'hui, les soignants sont au front. C'est eux que l'on peut comparer à une armée combattant un ennemi sournois. Inutile toutefois d'en faire des rédempteurs thaumaturges. Mieux vaut leur fournir des masques et des respirateurs. Et cette pandémie donnera sûrement des romans. Tout ce qui bouscule les habitudes fait du bien à la littérature. Une épidémie, comme une guerre, ramène à l'essentiel.

3. L'épidémie, symptôme d'un désordre religieux et social

La Peste d'Albert Camus désigne une évidente allégorie toute crise humaine et sociale majeure, et en premier lieu l'Occupation. La peste figure également une condition humaine prisonnière de son destin. Camus distingue plusieurs réactions face à ce fléau. Cottard, le cynique, se réjouit de façon malsaine des souffrances qui s'abattent sur les hommes, il tire profit de l'épidémie en organisant le marché noir ; son attitude vaine le conduit à la folie.

Il s'agit pour les hommes de prendre conscience de la menace pour se révolter, car c'est la révolte qui fonde ainsi notre humanité. Ombres planant sur l'humanité, les épidémies ont souvent par le passé été associées à la colère divine, surtout lorsqu'il s'agissait de la peste. Le prêtre Paneloux voit dans la peste le châtiment de Dieu qui punit les hommes pour leur égoïsme ; il invite les fidèles à la conversion ; mais, profondément bouleversé par la mort d'un jeune enfant, il se tait et meurt seul, sans avoir demandé l'aide de la médecine. Grand, le fonctionnaire, contaminé, guérit sans qu'on sache exactement pourquoi. Rambert, le journaliste parisien séparé de la femme qu'il aime, met tout en œuvre pour quitter la ville ; lorsqu'il en a la possibilité, il choisit d'y rester pour se battre avec ceux qui luttent. Rieux et Tarrou agissent pour organiser un service sanitaire qui soulage, autant que faire se peut, la souffrance des hommes. À la fin du roman, Tarrou meurt et Rieux apprend par un télégramme que sa femme, elle aussi, est morte. L'une des scènes les plus importantes du roman raconte l'agonie terrible et la mort d'un jeune enfant, le fils du juge Othon. Elle est commentée par Rieux en ces termes devenus célèbres : « Je refuserai jusqu'à la mort d'aimer cette création où des enfants sont torturés. » (Camus, 1947).

L'épidémie est une tragédie qui montre le pire et le meilleur. Elle est aussi et surtout objet de fantasme. Sourde, elle ressemble à un ennemi invisible qui inquiète autant qu'il stimule un imaginaire sans limite. Tout est permis quand tout semble perdu ou plutôt tant qu'il y a des mots à mettre sur les maux, il y a encore de la vie. Il existe deux thèmes majeurs qui traversent toute l'œuvre d'Albert Camus : un humanisme viscéral et un appel fort à la révolte contre sa condition, les deux étant souvent liés. On le sait, la seconde guerre mondiale a particulièrement marqué l'auteur, sans le départir de sa confiance en l'humanité. Dans ce roman, Albert Camus imagine une épidémie de peste à Oran, et s'intéresse aux réactions que cette catastrophe suscite chez les personnages. Au départ, ils se retrouvent dépassés par les événements « *Incapables de prendre la moindre mesure collective sérieuse, recroquevillés sur leurs intérêts particuliers, serrant les fesses et fermant les yeux, tous espèrent échapper au gadin général qui frappe.* » (Camus, 1947) Ce n'est que peu à peu qu'ils parviennent

à en prendre la mesure. Cette catastrophe et cette débâcle initiale ne sont pas sans rappeler par effet de miroir la situation de la France face à l'Allemagne nazie. A la France occupée fait écho la ville assaillie par l'épidémie. Deux fléaux finalement pas si différents. Dans un cas comme dans l'autre, face à la gravité de la situation, le travail collectif posera les premiers jalons d'une lutte efficace. Derrière le récit du narrateur (et de l'auteur), apparaît la volonté clairement soulignée de dire simplement ce qu'on apprend au milieu des fléaux, qu'il y a dans les hommes plus de choses à admirer que de choses à mépriser. Ce fléau, ici la peste, hier la guerre (et plus particulièrement l'Occupation de la France) ne suffit pas à briser les valeurs morales de certains Hommes. C'est d'eux qu'il faut s'inspirer et finalement espérer un certain salut.

La métaphore de la peste permet d'ouvrir une réflexion plus intemporelle et universelle sur notre rapport au mal, non seulement d'un point de vue métaphysique – que nous disent ces épreuves sur l'absurdité de la condition humaine? –, mais aussi dans ses manifestations très concrètes, comme une épidémie. Et les maladies contagieuses dévastatrices ont depuis toujours été le lot de l'humanité, au même titre que la guerre et la tyrannie. Il n'est donc pas interdit d'avoir une lecture de *La Peste* au « premier degré ».

4. L'épidémie et les nouvelles habitudes

Tout a démarré avec un virus invisible, stressant et inconnu qui se propageait dans la population mondiale. Les termes « distanciation sociale », « confinement » et « cluster » se sont invités dans notre vocabulaire. Les supermarchés ont été pris d'assaut et nous avons commencé à avoir peur des autres. Une pandémie qui bouleverse l'équilibre mondial, qui effraye et qui isole : c'est notre quotidien depuis deux ans. A en croire la presse et les réseaux sociaux, nombreux sont ceux qui ont choisi de lire ou de relire *La Peste*, d'Albert Camus, pendant l'épidémie de Covid-19 (Le Monde, 2020). La lecture était la meilleure manière de rester chez soi et de méditer sur la situation qui était vécue. Le président Emmanuel Macron recommandait certes de profiter de la période de confinement pour lire, mais pourquoi ce choix particulier ? *La Peste* est-il un choix pertinent pour mieux comprendre cette étrange période que nous vivons ? Pour écrire son roman, Camus s'est appuyé sur une longue tradition de chroniques et traités de diverses maladies contagieuses, qui dépassent souvent le seul domaine médical pour décrire l'impact social et psychologique de ces pathologies.

Les conséquences à long terme de la pandémie ont été aussi sensibles dans les thématiques. De fait, la mélancolie, l'humeur noire, est vite devenue la principale couleur des œuvres du temps d'après. La mélancolie a notamment joué un rôle-moteur dans les nouvelles pensées du temps dont témoignent les œuvres. Une telle révolution a enfin transformé la relation nouée entre les écrivains et leurs lectorats. L'après-pandémie a suscité un indéniable désir de communication, voire d'engagement civique, beaucoup d'auteurs se présentant comme de véritables influenceurs, bien décidés à réformer les mœurs de leurs concitoyens. Mais les lecteurs, les lectrices que ces écrivains attendaient, la distanciation sociale expérimentée pendant l'épidémie les avait, réellement ou symboliquement, éloignés d'eux.

Conclusion

La littérature consacrée aux épidémies passées permet de donner à celle d'aujourd'hui un sens qui dépasse notre expérience immédiate du confinement et notre peur de la contagion. Que nous soyons enfermés ou que nous continuions à travailler

dehors, voyons plus loin que les exigences de la survie, tâchons de les transcender. Si Albert Camus donne une leçon de morale humaniste dans *La Peste*, comme Sartre le lui reprochera, Giono, dont le roman est aussi publié après la Seconde Guerre mondiale, se garde de donner des leçons. *Le Hussard* est un roman d'aventures dont le héros affirme son énergie et sa liberté envers et contre tout. Et c'est aussi une histoire d'amour. L'amour et la liberté, que demander de plus pour nous revigorer ? Alors que la maladie se répand et que la mort rôde, la vie triomphe. C'est le moment de nous demander qui sont nos proches, avec qui nous allons traverser l'épreuve. Qui seront nos amis, nos alliés ? La métaphore de la guerre est inévitable. Même si elle est impropre, elle est employée par tout le monde, Emmanuel Macron comme Donald Trump. Chacun a besoin d'alliés. Qui sont celles et ceux dont le destin quotidien m'importe ? La peste de Camus, le choléra de Giono, ce sont des épreuves qu'il vaut mieux ne pas traverser seuls, mais en communion virtuelle ou spirituelle avec quelques-uns. *Le Hussard* comme *La Peste*, dans lesquels la figure d'un médecin incarne l'altruisme, montrent les limites de l'individualisme. Cette expérience nous transformera. Nous en sortirons différents, comme les personnages de ces romans.

BIBLIOGRAPHIE

Corpus :

CAMUS, Albert, (1947), *La Peste*, Paris, Gallimard.

MIRBEAU, Octave, (1898), *L'Épidémie*, pièce en 1 acte, Eugène Fasquelle éd., Paris, 40 p.

Ouvrages :

ANGLARD, V., (1990), « *La Peste* » d'Albert Camus : résumé analytique, commentaire critique, documents complémentaires, Paris, Nathan.

ANSEL, Y., (2002), « *La Peste* : des Carnets au roman », dans *Littérature*, no.128, décembre, pp. 46-64.

BEGHIN, Claire, (2020), « *La Peste* » d'Albert Camus : pourquoi il faut relire le roman ?, 19 mars.

BERTRAND, M., (1994), « Dire l'événement : histoire et discours dans *La Peste* de Camus », dans *Modernité, fiction, déconstruction*, Ed. Jean Bessière, Paris, Lettres Modernes, pp. 201-207.

BLONDEAU, M.-T., (2009), « *La Peste*, roman de la Résistance ? », dans *Albert Camus*, no. 22, pp. 41-65.

BREY, Gérard, (1996), « Théâtre et recherche », dans *Coulisses*, Besançon, n°13, janvier, pp. 51-52.

CAMUS, Albert, (1955), *Lettre à Roland Barthes sur « La Peste »*, janvier.

CARDINAL, J., (2001), « Papiers d'épidémie : écriture et purification dans *La Peste* de Camus », dans *Poétique*, no.126, avril, pp. 217-43.

DANA, C., (1995), « Remémoration et commémoration dans *La Peste* », dans *Les Trois Guerres d'Albert Camus. Actes du Colloque internationale sur Albert Camus à Poitiers, les 4-6 mai 1995*, Ed. Lionel Dubois, Poitiers, Pont-Neuf, pp. 101-122.

GARBAGNATI, Lucile, (2000), « Le Médecin dans *L'Épidémie*, d'Octave Mirbeau », dans *Littérature et médecine*, Presses Universitaires Franc-comtoises, pp. 241-257.

LE MONDE, (2020), « Le coronavirus dope les ventes de *La Peste* d'Albert Camus en Italie », dans *Le Monde*, 3 mars.

MICHEL, Pierre, (1996a), « Les Débuts d'un justicier », préface aux *Premières chroniques esthétiques*, Société Octave Mirbeau, Presses de l'Université d'Angers, pp. 5-17.

MICHEL, Pierre, (1996b), « Octave Mirbeau et Eugène Carrière », dans *Bulletin de la Société des amis de Carrière*, printemps.

MICHEL, Pierre, (2003), « Introduction » à *l'Épidémie*, dans *Théâtre complet*, Euredit, pp. 63-67.

MIGUET, Thierry, (1996), « Table ronde sur *L'Épidémie* », dans *Coulisses*, n°13, janvier, pp. 54-55.